844G85
K1903

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

[illegible]

COLLECTION

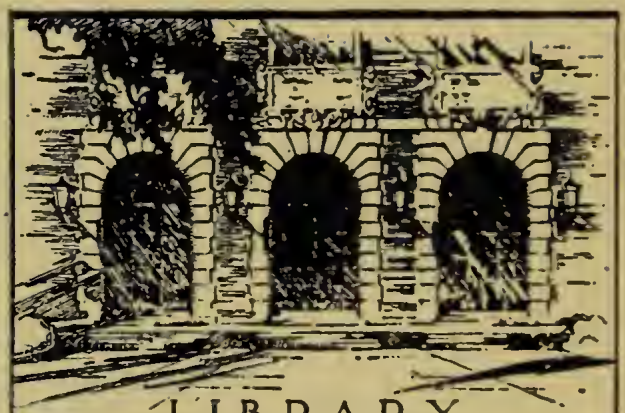
DES

[illegible] AUTEURS

[illegible]

PARIS

[illegible]



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
844G86
K1903

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

SEP 12

JUN 10 1986

DUE: 3-13-88

MAR 11 1988

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES
Fondée en 1863

ŒUVRES CHOISIES
DE
GRESSET

VERT-VERT

LE CARÊME IMPROMPTU

LE MÉCHANT

LE LUTRIN VIVANT

ÉPITRE A MA MUSE

ÉPITRE SUR L'ÉGALITÉ — CHANSON

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
PASSAGE MONTESQUIEU, 5, RUE MONTESQUIEU
Près le Palais-Royal

1903
Tous droits réservés

844G86
K1903

VERT-VERT

A MADAME L'ABBESSE D***

CHANT PREMIER

Vous, près de qui les grâces solitaires
Brillent sans fard et règnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma muse, échauffez mes accents;
Et prêtez-moi ces sons intéressants,
Ces tendres sons que forma votre lyre
Lorsque Sultane (1), au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs,
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On aurait pu faire une autre Odyssée,

(1) Épagneule.

Et par vingt chants endormir les lecteurs :
On aurait pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux ;
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Enée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui.
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages ;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes :
Puissent vos lois se lire dans mes rimes !
Si, trop sincère, en traçant ces portraits
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits.
Votre raison, exempte de faiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesses ;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir :
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la Vertu se montrait aux mortels,
Ce ne serait ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air, ou sous celui des Grâces,
Qu'elle viendrait mériter nos autels.

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;
Très rarement en devient-on meilleur :
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares :
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Vert-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent ;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.

Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire ;
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant. Même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Vert-Vert était l'âme de ce séjour.
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire,
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il béquetait et guimpes et bandeaux ;
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler ;
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre, en styles différents.
Admis partout, si l'on en croit l'histoire,

L'amant chéri mangeait au réfectoire.
Là, tout s'offrait à ses friands désirs ;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines ;
L'heureux Vert-Vert l'éprouvait chaque jour.
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupait du beau pensionnaire ;
Ses jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchait d'ordinaire.
Là, de cellule il avait à choisir :
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit !
Très rarement les antiques discrètes
Logeaient l'oiseau : des novices proprettes
L'alcôve simple était plus de son goût :
Car remarquez qu'il était propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avait fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposait sur la boîte aux agnus.
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyait la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas :
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles

Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paraître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
Ceci soit dit entre nous, en silence.
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
Vert-Vert vivait sans ennui, sans travaux :
Dans tous les cœurs il régnait sans partage.
Pour lui sœur Thècle oubliait les moineaux;
Quatre serins en étaient morts de rage;
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissaient d'envie et de langueur.
Qui l'aurait dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivait ses mœurs;
Qu'un temps viendrait, temps de crime et d'alarmes,
Où ce Vert-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne serait plus qu'un triste objet d'horreurs!
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

CHANT DEUXIÈME

On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquait du don de la parole
L'oiseau disert ; hormis dans le repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparlait pas ;
Bien est-il vrai qu'il parlait comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.
Il n'était point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle a rendus trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Vert-Vert était un perroquet dévot,
Une belle âme innocemment guidée ;
Jamais du mal il n'avait eu l'idée,
Ne disait onc un immodeste mot ;
Mais en revanche il savait des cantiques,
Des orémus, des colloques mystiques ;
Il disait bien son *Benedicite*,
Et *notre mère*, et *votre charité ;*
Il savait même un peu de soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque.
Il avait eu, dans ce docte manoir,
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il était là maintes filles savantes
Qui mot pour mot portaient dans leurs cerveaux
Tous les noëls anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes ;
De leur ton même, adroit imitateur,
Il exprimait la pieuse lenteur,

Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes.
Finalement Vert-Vert savait par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.
Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'était bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes :
De Moulins même on venait pour le voir.
Le beau Vert-Vert ne bougeait du parloir;
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portait l'oiseau : d'abord aux spectateurs
Elle en faisait admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquait point les cœurs.
Mais la beauté du tendre néophyte
N'était encor que le moindre mérite;
On oubliait ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappait les auditeurs
Orné, rempli de saintes gentillesses
Que lui dictaient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençait son récit;
A chaque instant, de nouvelles finesses,
Des charmes neufs variaient son débit :
Eloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormait dans tout son auditoire;
Quel orateur en pourrait dire autant?
On l'écoutait, on vantait sa mémoire.
Lui cependant, stylé parfaitement,

Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeait toujours dévotement,
Et triomphait toujours modestement,
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié,
Et laissait là son monde édifié.
Il n'avait dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard il apprenait aux grilles,
Ou que nos sœurs traitaient dans leur enclos.
Ainsi vivait dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père Vert-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un moine, et non moins vénérable ;
Beau comme un cœur, savant comme un abbé,
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé ;
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime ! ô honte ! ô cruel souvenir !
Fatal voyage ! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire !
Ah ! qu'un grand nom est un bien dangereux !
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire :
Trop de talents, trop de succès flatteurs
Traînent souvent la ruine des mœurs.
Ton nom, Vert-Vert, tes prouesses brillantes,

Ne furent point bornés à ces climats :
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de révérendes mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation,
A tout savoir ne sont pas les dernières;
Par quoi bientôt, apprenant les premières
Ce qu'on disait du perroquet vanté,
Désir leur vint d'en voir la vérité.
Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pire encore.
  Déjà les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernais, à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits
Soit, pour un temps, amené par la Loire,
Et que, conduit au rivage nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.
  La lettre part. Quand viendra la réponse?
Dans douze jours : quel siècle jusque-là!
Lettre sur lettre, et nouvelle semonce :
On ne dort plus; sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'épître.
Grave sujet. On tient le grand chapitre.
Telle requête effarouche d'abord.
Perdre Vert-Vert! O ciel! plutôt la mort!
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,
Que ferons-nous si ce cher oiseau sort?

Ainsi parlaient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, et las de son loisir,
S'ouvrait encore à l'innocent plaisir :
Et, dans le vrai, c'était la moindre chose
Que cette troupe, étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquait,
Eût pour le moins un pauvre perroquet.
L'avis pourtant des mères assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimait moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,
Elles craignaient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes :
Ainsi jugea l'état embéguiné.
  Après ce bill des miladys de l'ordre,
Dans la commune arrive grand désordre :
Quel sacrifice ! y peut-on consentir ?
Est-il donc vrai ? dit la sœur Séraphine ;
Quoi ! nous vivons, et Vert-Vert va partir !
D'une autre part, la mère sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix.
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage ;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets ! l'instant funeste arrive :
Jà tout est prêt sur la fatale rive.
Il faut enfin se résoudre aux adieux
Et commencer une absence cruelle :

Jà chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut Vert-Vert ! Quelles tendres alarmes !
On se l'arrache, on le baigne de larmes ;
Plus il est près de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin pourtant il a passé le tour :
Du monastère, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle ;
Reviens charmant ; reviens toujours fidèle ;
Que les zéphyrs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos
Je languirai, forcément exilée,
Sombre, inconnue, et jamais consolée :
Pars, cher Vert-Vert, et, dans ton heureux cours,
Sois pris partout pour l'aîné des Amours !
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avait à la sourdine
Très souvent fait l'oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, aurait, de très grand cœur,
Loin du couvent suivi l'oiseau parleur.
Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole.
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au cloître un jour rapporter sa vertu !
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole ;
Du bruit des eaux les airs ont retenti ;
Un bon vent souffle ; on part, on est parti.

CHANT TROISIÈME

La même nef, légère et vagabonde,
Qui voiturait le saint oiseau sur l'onde,
Portait aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons :
Pour un enfant qui sort du monastère,
C'était échoir en dignes compagnons !
Aussi Vert-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère :
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'oiseau surpris n'entendait point leur style.
Ce n'étaient plus paroles d'Evangile,
Ce n'étaient plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible et d'oraisons mentales
Qu'il entendait chez nos douces vestales,
Mais de gros mots, et non des plus chrétiens :
Car les dragons, race assez peu dévote,
Ne parlaient là que langue de gargote ;
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtaient que le patron du vin ;
Puis les Gascons et les trois péronnelles
Y concertaient sur des tons de ruelles ;
De leur côté, les bateliers juraient,
Rimaient en Dieu, blasphémaient et sacraient.
Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
Articulait sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
Vert-Vert gardait un silence forcé ;
Triste, timide, il n'osait se produire,

Et ne savait que penser et que dire.
Pendant la route, on voulut, par faveur,
Faire causer le perroquet rêveur.
Frère Lubin, d'un ton peu monastique,
Interrogea le beau mélancolique :
L'oiseau bénin prend son air de douceur,
Et, vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond : *Ave, ma sœur.*
A cet *Ave*, jugez si l'on dut rire;
Tous en chorus bernent le pauvre sire.
Ainsi berné, le novice, interdit,
Comprit en soi qu'il n'avait pas bien dit,
Et qu'il serait malmené des commères
S'il ne parlait la langue des confrères :
Son cœur, né fier, et qui, jusqu'à ce temps,
Avait été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissants;
A cet instant, en perdant patience,
Vert-Vert perdit sa première innocence.
Dès lors, ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avaient pas su mettre en son esprit
Du beau français les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'était pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devait oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissaient sa tête;

Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne !
En moins de rien, l'éloquent animal,
(Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier.
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés : il fut un scélérat
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire ;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchait un mor... Vert-Vert faisait l'écho ;
Lors, applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur ;
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane.
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du ciel au diable emporte un jeune cœur !
Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers ?
Sans doute, hélas ! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,

Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisait plus de cas.
Sans doute alors l'accès du monastère
Etait d'ennuis tristement obsédé ;
La grille était dans un deuil solitaire,
Et le silence était presque gardé.
Cessez vos vœux ; Vert-Vert n'en est plus digne :
Vert-Vert n'est plus cet oiseau révérend,
Ce perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent.
Vous le dirai-je ? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne :
Les vents légers et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie :
Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
N'y pensez plus : l'infâme a, sans pudeur,
Prostitué ses talents et son cœur.
Déjà pourtant on approche de Nantes,
Où languissaient nos sœurs impatientes ;
Pour leurs désirs le jour trop tard naissait,
Des cieux trop tard le jour disparaissait.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettait un esprit cultivé,
Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentiments, un mérite achevé ;
Mais, ô douleur ! ô vaine et fausse attente !
La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une tourière était assise au port.

Dès le départ de la première lettre,
Là, chaque jour, elle venait se mettre ;
Ses yeux, errant sur le lointain des flots,
Semblaient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et, mieux encore, à sa petite croix :
Il en frémit, et même il est croyable
Qu'en militaire, il la donnait au diable ;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon,
Dont il savait le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence et les cérémonies.
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la tourière l'emporte ;
Il la mordait, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant : les uns disent au cou,
D'autres au bras ; on ne sait pas bien où ;
D'ailleurs, qu'importe ? A la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'emmène ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On était lors au chœur ;
On quitte tout, on court, on a des ailes :
« C'est lui, ma sœur ! il est au grand parloir. »
On vole en foule ; on grille de le voir ;
Les vieilles même, au marcher symétrique,

Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit ; et la mère Angélique
Courut alors pour la première fois.

CHANT QUATRIÈME

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau :
C'était raison, car le fripon, pour être
Moins bon garçon, n'en était pas moins beau ;
Cet œil guerrier et cet air petit-maître
Lui prêtaient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu ! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer et connaître
Les cœurs pervers à de difformes traits !
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble :
En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Roulait les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief : cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mère prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,

Voulut parler à l'oiseau libertin,
Pour premiers mots et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond avec un ton faquin :
« Par la corbleu ! que les nonnes sont folles ! »
L'histoire dit qu'il avait, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire
En lui disant : « Fi donc, mon très cher frère ! »
Le très cher frère, indocile et mutin,
Vous la rima très richement en tain.
« Vive Jésus ! il est sorcier, ma mère !
Reprend la sœur. Juste Dieu ! quel coquin !
Quoi ! c'est donc là ce perroquet divin ! »
Ici, Vert-Vert, en vrai gibier de Grève,
L'apostropha d'un *la peste te crève !*
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier ; chacune eut son paquet :
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitait leur courroux babillard ;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafouait leur sermon nasillard.
Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avait su rapporter des bateaux ;
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue.

Les B, les F, voltigeaient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parlait grec.
« Jour de Dieu ! mor...! mille pipes de diables ! »
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur : les nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix ;
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent ;
Et, sur son nez, la mère Gunégonde,
Se laissant choir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe,
« Père éternel ! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde ! Ah ! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! en quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné ?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce Vert-Vert si chéri, si prôné ?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
— O Dieu d'amour ! reprend la sœur Écoute,
Quelles horreurs ! chez nos sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse !
Quel hérétique ! ô divine sagesse !
Qu'il n'entre point : avec ce Lucifer,
En garnison nous aurions tout l'enfer. »
Conclusion : Vert-Vert est mis en cage :
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pèlerin ne demandait pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,

Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs. Toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable :
Car quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât, sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé !
Il part enfin, porté par la tourière,
Mais sans la mordre en retournant au port ;
Une cabane emporte le compère ;
Et, sans regret, il fuit ce triste bord.
De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir, lorsqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour !
Que résoudront nos sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discrétoire entrent neuf vénérables ;
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideraient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Vert-Vert paraît sans gloire et sans appui.
On est aux voix : déjà deux des sibylles
En billets noirs ont crayonné sa mort ;
Deux autres sœurs, un peu moins imbéciles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoie au rivage profane

Qui le vit naître avec le noir brahmane ;
Mais, de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence ;
Jardins, toilette, alcôves et biscuits,
Pendant ce temps, lui seront interdits.
Ce n'est point tout : pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geôlière,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une converse, infante douairière,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendaient les rigueurs.
Sœur Rosalie, au retour de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines ;
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
  Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne inportune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin :
Il oublia les dragons et le moine,
Et, pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs, pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.

De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va pour ces lieux être un jour d'allégresse :
Tous ses instants, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je ? hélas ! ô plaisirs infidèles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les dortoirs étaient jonchés de fleurs ;
Café parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable et liberté plénière,
Tout exprimait de charmantes ardeurs ;
Rien n'annonçait de prochaines douleurs ;
Mais de nos sœurs, ô largesse indiscrète !
Du sein des maux d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre, et brûlé de liqueurs,
Vert-Vert, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchaient de retenir
Son âme errante et son dernier soupir :
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admirait ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Élysée et les sacrés bosquets
Le mène au rang des héros perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté ? La sœur dépositaire
En composa la lettre circulaire

D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature :
Plus d'une main, conduite par l'amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie ;
Et la Douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mausole nouveau.
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs ;
En les lisant on sent naître ses pleurs :

Novices, qui venez causer dans ces bocages
A l'insu de nos graves sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages ;
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez ! Si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre ;
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :
Ci-gît Vert-Vert ; ci-gisent tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsycose,
De sœurs en sœurs l'immortel perroquet
Transportera son âme et son caquet.

LE CARÊME IMPROMPTU

Sous un ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'armorique plage,
Il est une île, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié sauvage,
Dont les habitants malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connaître que l'onde
Et n'être connus que des cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords :
On n'y sait que par aventure,
Et par de très tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivants et les morts.
De cette étrange résidence
Le curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême et de trépas,
Et d'offices qu'il n'entend pas.
Parmi les notables de l'île,
Il est regardé comme habile
Quand il peut dire quelquefois

Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagère,
Et que j'outre le caractère.
« Quelle apparence? dira-t-on;
Quelle île assez abandonnée
Ignore le temps de l'année?
Non, ce trait ne peut être bon
Que dans une île imaginée
Par le fabuleux Robinson. »
De grâce, censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule :
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le curé de l'île susdite,
Vieux papa, bon israélite
(N'importe quand advint le cas),
N'avait point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De guide-ânes ni d'almanachs
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états.
Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettait pas
De faire voile vers la France ·
Abandonnée aux noirs frimas,
La mer n'était plus praticable;
Et l'on n'espérait les bons vents
Qui rendent l'onde navigable
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printemps.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire sans calendrier?

Comment placer les jours de fête?
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise,
Quelque autre curé plus savant
N'aurait pu régir son église;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se serait livré, sans remise,
Aux périls du moite élément;
Mais, pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon prêtre assurément
Chérissait trop son existence;
C'était d'ailleurs un vieux routier
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officiait sans trop d'étude,
Et qui, dans sa décrépitude,
Dégoisait psaumes et leçons,
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande par trois fois
A son assistance chrétienne
De ne point finir la semaine
Sans chômer la fête des Rois.
Ces premiers points étaient faciles :
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne saurait pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seraient chez lui célébrées
Que quand, au retour du zéphyr,

Lui-même il aurait pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu :
Ce fut celui de son vicaire,
De Javotte, sa ménagère,
Et de son magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, mars le remplace,
Et l'aquilon régnait toujours :
Du printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance,
Ou, bonnement et sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux curé, chaque jour,
Se mettait sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant, poursuit la chronique
Le carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers catholique
Etendait ses austères lois :
L'île seule, grâce au bon homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyait ses libres habitants
Vivre en gras pendant tout ce temps.
De vrai, ce n'était fine chère ;
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-paysan et mi-bourgeois,
Pouvait parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du presbytère,
Tous, dans cette erreur salutaire,

Soupaient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
  Enfin pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il était plus que temps
D'instruire nos impénitents,
Le diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printemps :
C'était lui qui, par stratagème,
Leur rendant contraire tout vent,
Avait voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon curé, selon son serment,
Pour voir comment allait le monde,
S'embarque sans retardement,
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon
(Fait digne de réflexion ;
Car de la sainte quarantaine
Déjà la cinquième semaine
Venait de commencer son cours).
Il vient : il trouve avec surprise
Que, dans l'empire de l'Eglise,
Pâques revenait dans dix jours.
Dieu soit loué ! prenons courage,
Dit-il, enfonçant son castor,
Grâce au Seigneur, notre voyage
Se trouve fait à temps encor
Pour pouvoir, dans son ermitage,
Fêter Pâques selon l'usage.
  Content, il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs et de lunettes.

Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des Rameaux,
Prônant avec un zèle extrême,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême.
« Mais, poursuit-il, j'ai mon système,
Mes frères, nous n'y perdrons rien,
Et nous le rattraperons bien :
D'abord, avant notre abstinence,
Pour garder l'usage ancien,
Et bien remplir toute observance,
Le Mardi-Gras sera mardi,
Le jour des Cendres mercredi :
Suivront trois jours de pénitence,
Dans toute l'île on jeûnera ;
Et dimanche, unis à l'Eglise,
Sans plus craindre aucune méprise,
Nous chanterons l'*Alleluia*. »

LE MÉCHANT

COMÉDIE

Représentée, en 1747, par les Comédiens ordinaires du Roi.

PERSONNAGES

CLÉON, méchant.
GÉRONTE, frère de Florise.
FLORISE, mère de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.
VALÈRE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
Un Laquais.

La scène est à la campagne, dans un château de Géronte.

LE MÉCHANT

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, FRONTIN

FRONTIN

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN

Eh ! pourquoi, je te prie ?

LISETTE

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN

Es-tu folle ? Comment !
On prépare une noce, une fête...

LISETTE

Oui, vraiment,
Crois cela; mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN

Pourquoi donc?

LISETTE

Oh! pourquoi? dans toute la maison
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissait ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas;
Et je crains que demain l'on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause :
Ton maître sourdement...

FRONTIN

Lui! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon homme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE

S'il s'en mêle, tant pis; car, s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; et je ne puis comprendre
Que, connaissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde et croit tout légitime?

FRONTIN

Oh! quand on est fripon, je rabats de l'estime.
Mais, autant qu'on peut voir, et que je m'y connais,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral, excellent caractère.
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut;
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin,
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin:
Cette chanson qui fit une si belle histoire...

FRONTIN

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN

Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire?

LISETTE

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN

Mais que veux-tu?

LISETTE

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN

Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude;
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverais-je mieux?

LISETTE

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenait à se faire,
Je pourrais, par Chloé, te placer chez Valère.
Mais, à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connaît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère;
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle;
Il est son complaisant, son copiste fidèle...

FRONTIN

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goût,
L'air et le ton du monde, et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide. Il arrive aujourd'hui;
Tu verras ; les méchants nous apprennent à l'être.
Par d'autres ou par moi je lui peindrai ton maître.
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions;
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions :
J'attends une réponse, et positive et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est Géronte.
Comment! il parle seul!

SCÈNE II

GÉRONTE, LISETTE

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice ;
Mais, moi, je veux la paix, le bien et la justice.
Valère aura Chloé.

LISETTE

Quoi ! sérieusement?

GÉRONTE

Comment! tu m'écoutais?

LISETTE

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie?
Comment, monsieur, j'aurais, une fois en ma vie,

Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous?

GÉRONTE

Qui m'en empêcherait? Je tiendrai ma promesse :
Sans l'avis de ma sœur, je marîrai ma nièce.
C'est sa fille, il est vrai ; mais les biens sont à moi.
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation, que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère :
Voilà mon dernier mot.

LISETTE

Voilà parler, cela!

GÉRONTE

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE

Assurément.

GÉRONTE

C'était pour traiter cette affaire
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvait mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge.
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment :
Je n'écouterai plus aucun avis contraire.
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère :
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci ;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE

Fort bien.

GÉRONTE

Toujours plaider m'ennuie et me ruine :
Des terres du futur cette terre est voisine ;
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiraient jamais.

LISETTE

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE

Et puis, d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différends,
Ils se voyaient beaucoup, n'étant encor qu'enfants :
Ils s'aimaient ; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus ; mais je serais surpris
Si, par ses agréments et son bon caractère,
Chloé ne retrouvait tout le goût de Valère.

LISETTE

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE

Encore une raison ;
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison ;
Leur embellissement fut toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra ;
Je voudrais mettre au fait celui qui me suivra,

Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE

Rien de mieux ; mais...

GÉRONTE

Quoi, mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE

Tout cela serait beau ; mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE

Hé ! pourquoi donc ?

LISETTE

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE

Ah ! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise.
Au fond, elle vous mène en vous semblant soumise.
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE

Ah ! te voilà toujours ! On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE

Oh ! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitait à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien...
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voulez rien croire;
C'est l'esprit le plus faux, et l'âme la plus noire ;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc ! parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant ! C'est qu'il est naturel :
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avait de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce serait peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller et du plaisir de nuire,
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon ;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son âme
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame.
Dans votre terre ici fixé depuis longtemps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,

Je m'informai de l'homme ; et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit.
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connais, je l'aime et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie et qu'on me divertisse ;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs, il est toujours du même avis que moi ;
Preuve que nos esprits étaient faits l'un pour l'autre ;
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours. Et puis j'aime ma sœur ;
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur ;
Elle n'amène ici que bonne compagnie ;
Et, grâce à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi ! si Cléon était un homme décrié,
L'aurais-je ici reçu ? l'aurait-elle prié ?
Mais, quand il serait tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant ; moi, qu'en aurais-je à craindre ?
Isolé dans nos bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés ?

LISETTE

Je ne jurerais pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paraît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis ;
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise :

Vous en êtes content; madame en est éprise.
Je croirais même assez...

GÉRONTE

Quoi? qu'elle aime Cléon?

LISETTE

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense, moi; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu madame avoir quelques amants;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour à tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage ou répandue;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'âme enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle était,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestait,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle :
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE

Ah! je voudrais le voir! Corbleu! tu vas connaître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avait tout l'air de se moquer de lui,

Et ne lui répondait qu'avec un ton d'ennui.
Oh! par exemple, ici, tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paraissait s'ennuyer;
Car il ne disait mot.

LISETTE

Non; mais, à la sourdine,
Quand Ariste parlait, Cléon faisait la mine;
Il animait madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide;
Voilà comme il parlait, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent; il entend trop bien son intérêt :
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire,
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps;
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime; pourquoi? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE

Moi! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur; mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez :

Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paraître ;
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement ;
Mais, au fond, la bonté fait votre caractère ;
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère.

GÉRONTE

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE

Voyons.

SCÈNE III

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bonjour, ma sœur.

FLORISE

Ah ! dieux ! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE

Je suis anéantie ;
Je n'ai pas fermé l'œil ; et vous criez si fort...

GÉRONTE, *bas, à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas, à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage ?

FLORISE

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète?

SCÈNE IV

FLORISE, GÉRONTE

FLORISE

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui :
Aussi c'est vous... hier...

GÉRONTE

Quoi donc?

FLORISE

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage ;
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit,
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE

Finissons là, de grâce :
Allez-vous m'en parler? Je vous cède la place.

GÉRONTE

Un moment : je ne veux...

FLORISE

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrais peut-être avec aigreur.

Vous savez que je n'ai de désirs que les vôtres ;
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est surtout dans cette occasion.
Eh bien ! sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais, me dites-vous, on nous chicanera ;
Ce seront des procès ! Eh bien ! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE

Moi !
Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE

Belle alliance !

GÉRONTE

Eh ! quoi...

FLORISE

La mère de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse ;
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons ?

GÉRONTE

C'est une femme simple et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE

La belle emplette encore
Que ce Valère! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE

L'agrément de cet âge en couvre les défauts ;
Hé! qui donc n'est pas fat? Tout l'est, jusques aux sots;
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE

Non ; il peut rester fat ; n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander, sur un autre chapitre,
Un peu de complaisance ; et j'espère, ma sœur...

FLORISE

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE

Ariste doit ici...

FLORISE

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avoûrai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE

Ne vous voilà-t-il pas? J'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte,
Et vous le détestez ; oh ! cela me démonte.

Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et, ne ménageant rien...

FLORISE

Eh mais! tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre.
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre:
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE

Mais, vraiment,
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire;
Mais, en face des gens, il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrais chasser
Quand ils viennent: raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage;
Mais grâce, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste. Il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte:
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne saurait me plaire,

U. OF ILL. LIB.

Et je le marquerais indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE

Ce serait une scène.

FLORINE

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE

Mais, marier Chloé ! mon frère, y pensez-vous ?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous...

GÉRONTE

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère ;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imaginerait que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse ;
Et vous l'abrutissez dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE, *élevant la voix en apercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.

Mais, quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage :
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage ;
Feu son père, on le sait, a mangé tout son bien ;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien :
Et, quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.
(*Il sort.*)

FLORISE

Qu'un sot est difficile à vivre !

SCÈNE V

FLORISE, LISETTE

FLORISE

Eh bien ! Cléon
Paraîtra-t-il bientôt ?

LISETTE

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE

Comment donc ?

LISETTE

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui ?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'âme peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE

Madame, je serai peut-être trop sincère ;
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a ;
Moi, je ne voudrais point de tout cet esprit-là,
Quand il serait pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture ;
Et, sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très bien.

FLORISE

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde ; mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé ; je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE

Voici mademoiselle.
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur !
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI

CHLOÉ, LISETTE

CHLOÉ

Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE

Bon ! c'est une douceur

Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie.
N'importe, là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire;
Je me sacrifîrais; et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets!
Je suis bien malheureuse!

LISETTE

Ah! quittez ce langage.
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur ; nous en viendrons à bout
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

CHLOÉ

Est-il quelque malheur au delà de ma peine?

LISETTE

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons, qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux?

CHLOÉ

A quoi bon ce propos?

LISETTE

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage; et, d'un autre côté,
Votre mère m'a dit, avec même clarté,

De vous notifier qu'il fallait sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ

Ma mère est ma maîtresse, il lui faut obéir ;
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr !

LISETTE

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui.
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous donne ?

CHLOÉ

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, longtemps absent, Valère a pu changer.
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi sans doute emporté ses désirs.
Si Valère m'aimait, s'il songeait que je l'aime,
J'aurais dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins ! Pour moi, j'obéirai.
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mère.
A quoi rêves-tu donc ? tu ne m'écoutes pas.

LISETTE

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Florise...

CHLOÉ

Eh bien?

LISETTE

Mademoiselle,
Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zèle :
Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd et brouille tout ici.
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valère.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui ;
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui.
Vous verrez.

CHLOÉ

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite.
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

SCÈNE VII

LISETTE, *seule.*

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉON, FRONTIN

CLÉON

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers. Tu gardes le silence!
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN

Chacun a ses chagrins.

CLÉON

Ah!... tu me fais l'honneur
De me parler enfin! Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais, à propos, Valère?

FRONTIN

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret dès qu'il arrivera.
Mais pourrais-je savoir d'où vient tout ce mystère?
Je ne comprends pas trop le projet de Valère :
Pourquoi lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connaître?

CLÉON

Quand il en sera temps, je le ferai paraître.

FRONTIN

Je n'y vois pas trop clair, mais le peu que j'y voi
Me paraît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire;
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON

Je te croyais du cœur. Ne crains point d'aventure;
Personne ne connaît ici ton écriture;
Elles arriveront de Paris. Et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mère de Valère a sa lettre, sans doute;
Et celle de Géronte?...

FRONTIN

Elle doit être en route :
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais, sérieusement, tout ce manège-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur? Quoi! Florise et Géronte
Nous comblent d'amitiés, de plaisirs et d'honneurs.
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs?
Valère, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grâce à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON

Oh ! tu prends au tragique
Un débat qui, pour moi, ne sera que comique :
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville ;
Ne point m'en amuser serait être imbécile :
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paîra du temps que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue :
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde ?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde :
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avais tout arrangé pour qu'il eût Cydalise :
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens ;
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps.
Soit que cette aventure, ou quelque autre l'engage...
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins.
Parbleu ! je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN

Oui, vous voilà chargé d'une très belle affaire !

CLÉON

Mon projet était bien qu'il se tînt à Paris ;

C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis longtemps, dit-il, il n'a point vu sa mère ;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN

Mais vous, quel intérêt ?... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLÉON

Quand je n'y trouverais que de quoi m'amuser,
Oh ! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie ;
C'est le ressort du monde et l'âme de la vie.
Bien fou qui là-dessus contraindrait ses désirs ;
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN

Comment donc ! à Chloé songeriez-vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pèse horriblement ; et la voir si gentille
L'afflige : je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez longtemps Chloé.

CLÉON

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalousie ;
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en était remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN

C'est-à-dire, à peu près,
Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre ;
Quoi ! Florise et Chloé ?...

CLÉON

Moi ! ni l'une ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité ;
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache ;
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache ;
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuîrai point pour ma chère moitié.
Aimera qui pourra. Florise, cette folle
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que, l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venait à mourir, Florise n'aurait rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse,
Et je souhaite fort que cela réussisse ;
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrais pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse :
D'un bien considérable elle sera maîtresse,
Et je n'épouserais que sous condition
D'une très bonne part dans la succession.
D'ailleurs Géronte m'aime ; il se peut très bien faire

Que son choix me regarde en renvoyant Valère ;
Et, sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN

Je le croirais assez.

CLÉON

Aussi n'y tiens-je guères,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise ;
Mais, quand je manquerais l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN

Fort bien ! Mais, si j'osais vous dire en confidence
Où cela va tout droit...

CLÉON

Eh bien ?

FRONTIN

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déjà, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs, on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON

Chassés ! quelle folie.

FRONTIN

Oh ! c'est un mot pour l'autre, et, puisqu'il faut choisir,

Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement?

CLÉON

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime :
C'est tout ce que je veux ; et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Etre craint à la fois et désiré partout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne.
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas :
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas ;
Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante.
Toujours visages neufs, cela m'impatiente ;

On ne peut, grâce à vous, conserver un ami :
On est tantôt au nord, et tantôt au midi :
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie :
J'ose même avancer que je vous fais honneur ;
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON

Et quels sont les appas,
L'heureux objet ?...

FRONTIN

Parbleu ! ne vous en moquez pas ;
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête ;
Et je veux l'épouser.

CLÉON

Tu serais assez bête
Pour te marier, toi ! Ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN

Il faut faire une fin ;
Et ma vocation est d'épouser Lisette ;
J'aimais assez Marton, et Nérine, et Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois ;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois ;
Mais ce n'est plus cela ; tout autre amour m'ennuie.
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment ?

FRONTIN

Comme un autre.

CLÉON

Le fat! Aime moins tristement;
Pasquin, Lolive, et cent d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle;
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN

Vous la connaissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN

Oh! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien! écoute-moi.
Tu me conviens. Je t'aime, et, si l'on veut de toi,
J'emploîrai tous mes soins pour t'unir à Lisette;
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON

Ne va point nous trahir.
Vois si Valère arrive, et reviens m'avertir.

SCÈNE II

CLÉON, *seul.*

Frontin est amoureux ; je crains bien qu'il ne cause;
Comment parer le risque où son amour m'expose ?
Mais, si je lui donnais quelque commission
Pour Paris ? oui, vraiment, l'expédient est bon ;
J'aurai seul mon secret ; et, si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étais défié ;
Que c'était un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCÈNE III

FLORISE, CLÉON

FLORISE

Je vous cherche partout. Ce que prétend mon frère
Est-il vrai ? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère ;
Changeriez-vous d'avis ?

CLÉON

Comment ! vous l'avez cru ?

FLORISE

Mais il en est si plein et si bien convaincu...

CLÉON

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée ;

Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout :
En ne paraissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître ; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE

Ah ! je vous l'abandonne ;
Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON

Je pense comme vous :
La parenté m'excède ; et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps ;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte ;
Vous avez pour surcroît un frère qui radote ;
Eh bien ! c'est leur affaire, après tout : selon moi,
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE

Vous avez bien raison ; je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander ;
Et, par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécile.
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure.

Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous :
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherais s'il en était besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non; car ce serait un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE

Oh! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre?
Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui :
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre.
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un mystère...
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avait éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage.
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :
Cela fait contre lui la plus belle matière.

Des biens à répéter, des partages à faire ;
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez : une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul ; vous partie,
On ne me verra plus lui tenir compagnie ;
Et, quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'achèverez.

FLORISE

Contre les préjugés, dont votre âme est exempte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante,
Et je vous avoûrai mon imbécillité :
Je n'irai pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimais à lui plaire ;
Et, soit cette habitude ou quelque autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer.
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer :
Dites-lui qu'avec vous, paraissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ ; et qu'enfin, s'il me poussait à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourrait consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension.
Mon procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,

Aurait fait enfermer les sept sages de Grèce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable ; il ne faut qu'une lettre
De moi.

FLORISE

Non, différez.. Je crains de me commettre :
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure ;
Et, pour me ramener, ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste, vous savez pourquoi je le désire.

CLÉON

Vous connaissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements.
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage ;
Mais, je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment ;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer et de passer ma vie ;
C'est un goût décidé.

FLORISE

Puis-je m'en assurer ?
Et, loin de tout, ici pourrez-vous demeurer ?
Je ne sais : répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites.

Peut-être votre goût vous a séduit d'abord ;
Mais tout Paris...

CLÉON

Paris ! il m'ennuie à la mort ;
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice, et d'une fausseté !
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence ;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi ;
Des réputations, on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes !...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air ; enfin se tuer pour autrui !
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte,
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE

J'en reconnais grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON

Pour vous je n'ai point de mystères ;
Et vous verrez ma liste avec les caractères :
J'aime l'ordre, et je garde une collection
De lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie?
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés :
Je suis tenté, parbleu! d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE

Cela sera délicieux.

CLÉON

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places :
Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces ;
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent alentour.
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie.
Pour le petit Damis et monsieur Dorilas,

Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage;
Tant d'autres importants, esprits du même étage.
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause;
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose;
Tout cela, dans le monde, est oublié bientôt :
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un volume admirable,
Bien scandaleux, bien bon : le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prîrai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie;
Je voudrais que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE

Et comment?

CLÉON

On peut faire une chanson sur elle :
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE

Oui, c'est très bien pensé ; mais faites-vous des vers?

CLÉON

Qui n'en fait pas? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie,
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocents?
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse :
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse.
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCÈNE IV

FRONTIN, FLORISE, CLÉON

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrais bien...

CLÉON

(*A Florise.*)

Attends... Permettez-vous?...

FLORISE

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN

Mais, madame...

FLORISE

Entre nous

Entière liberté. Frontin est impayable :
Il vous sert bien ; je l'aime.

CLÉON, *à Florise, qui sort.*

Il est assez bon diable :
Un peu bête...

SCÈNE V

CLÉON, FRONTIN

FRONTIN

Ah ! monsieur, ma réputation
Se passerait fort bien de votre caution ;
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valère entrera-t-il ?

CLÉON

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avais-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irais le trouver ?

FRONTIN

Il a voulu venir :
Je ne suis point garant de cette extravagance ;
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance :
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON

Florise, heureusement, vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCÈNE VI

CLÉON, *seul.*

L'affaire est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs, et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté.
Une vieille franchise à ses talents s'oppose ;
Sans cela l'on pourrait en faire quelque chose.

SCÈNE VII

VALÈRE, *en habit de campagne;* CLÉON

VALÈRE, *embrassant Cléon.*

Eh ! bonjour, cher Cléon ; je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnaîtrai-je ?...

CLÉON

Ah ! point de compliments :
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance...Eh bien ! quelles nouvelles
A Paris ?

VALÈRE

Oh ! cent mille, et toutes des plus belles :
Paris est ravissant, et je crois que jamais

Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talents plus féconds, les esprits plus aimables ;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON

Tout vous paraît charmant, c'est le sort de votre âge :
Quelqu'un pourtant m'écrit (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé :
Que les arts, les plaisirs, les esprits, font pitié ;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
Et qu'à force d'esprit et de petits talents,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe ?

VALÈRE

Oh ! non, en vérité ;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté :
Tout est colifichet, pompon et parodie ;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend ;
On se prend, on se quitte assez publiquement ;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent ;
Les hommes s'aiment tous, les femmes se détestent
Mieux que jamais ; enfin c'est un monde charmant.
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON

Et Cidalise ?...

VALÈRE

Mais...

CLÉON

C'est une affaire faite?
Sans doute vous l'avez ? Quoi ! la chose est secrète?

VALÈRE

Mais, cela fût-il vrai, le dirais-je ?

CLÉON

Partout;
Et, ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALÈRE

Je m'en détacherais si je la croyais telle.
J'ai, je vous l'avoûrai, beaucoup de goût pour elle ;
Et, pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son âme :
Il faudrait des six mois pour aimer une femme,
Selon vous; on perdrait son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez;
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre!
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALÈRE

Je vous en crois assez... Eh bien! mon mariage?
Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage?

CLÉON

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous;
Car enfin si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux?

VALÈRE

Eh! non : vous me sauvez un ridicule affreux.
Que dirait-on de moi si j'allais, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurais une prude, au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui serait mon pédant;
Ou, si, pour mon malheur, ma femme était jolie,
Je serais le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce serait m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irais-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune!
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paraît ignoble, crapuleux.

CLÉON

Vous pensez juste.

VALÈRE

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentiments je prévois mon histoire.

Si j'allais m'enchaîner ; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON

Mais, malheureusement, on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire.
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi ;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe ;
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe :
Le connaissez-vous ?

VALÈRE

Non ; je ne l'ai jamais vu.
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu.
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis longtemps dans notre voisinage,
Que c'était son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendait me lier avec lui.

CLÉON

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte ;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte.
Mais, moi qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit ;
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance...

VALÈRE

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence ?

CLÉON

Cela m'en a tout l'air.

VALÈRE

J'aime mieux un procès :
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc ; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance. On dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALÈRE

Mais assez, ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble ;
Je la trouvais gentille, elle me plaisait fort.
Mais Paris guérit tout, et les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle était embellie :
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON

Ni laide ni jolie :
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.

VALÈRE

J'en crois fort votre goût.

CLÉON

Quant à l'esprit, néant ; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paraître, et je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur.
On la croit une Agnès ; mais, comme elle a l'usage

De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée, et, sans trop me vanter,
Si je m'étais donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux, qui la firent si bête.

VALÈRE

Assurément, Chloé serait une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serais peu tenté.
Allons, je vais partir; et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère.
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON

Non, il vous faut rester.

VALÈRE

Mais comment! voulez-vous ici me présenter?

CLÉON

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALÈRE

A votre aise.

CLÉON

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise;
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré
(Car c'est lui qu'il nous faut), je vous le manderai;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALÈRE

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment?

C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire ;
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire ;
Ce ton d'autorité choquerait votre mère :
Il faut dans vos propos paraître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Ecoutez : conservons toutes les vraisemblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens ;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens :
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste ;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste.
Or, notre oncle est un sot qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu ;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre ;
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieil honneur, pour loi que le vieux goût ;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins, et de sa dignité :
On n'imagine pas combien il se respecte ;
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine

Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue ;
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paraîtrez qu'un fat très importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile ;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALÈRE

Oh! vous êtes charmant...Mais n'aurais-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON

Eh bien!... mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'était que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez ; moi, je n'exige rien :
Tout ce que vous ferez sera toujours très bien ;
Ne consultez que vous.

VALÈRE

Ecoutez-moi, de grâce :
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverais pas ce début étourdi
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avais imaginé qu'on pouvait tout risquer,

Et que, pour vos projets, il fallait sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE

Soit. Il a la fureur de me croire à son gré ;
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCÈNE VIII

FRONTIN, CLÉON, VALÈRE

FRONTIN

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON

Ne perdez point de temps, que Frontin vous ramène.

SCÈNE IX

CLÉON, *seul.*

Maintenant, éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.
Florise s'en défend; son faible caractère
Ne sait point embrasser un parti courageux;
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère...
Il pourrait bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition.
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CHLOÉ, LISETTE

CHLOÉ

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu ;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu,
C'est Valère lui-même. Et pourquoi ce mystère ?
Venir sans demander mon oncle ni ma mère,
Sans marquer pour me voir le moindre empressement :
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE

Eh ! non, ce n'est pas lui, vous vous serez trompée.

CHLOÉ

Non, crois-moi : de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, et nul autre sur moi
N'aurait jamais produit le trouble où je me voi :
Si tu le connaissais, si tu pouvais l'entendre,
Ah ! tu saurais trop bien qu'on ne peut s'y méprendre ;
Que rien ne lui ressemble et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue.

J'ai voulu l'appeler, je l'aurais dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix;
Il était déjà loin... Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi! Frontin...

LISETTE

Il me tient l'aventure secrète;
Son maître l'attendait, et je n'ai pu savoir...

CHLOÉ

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pu voir;
Demande à tout le monde... Eh! va donc.

LISETTE

Patience!
Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence;
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras;
Raisonnons: c'est Valère, ou bien ce ne l'est pas:
Si c'est lui, dans la règle, il faut qu'il vous prévienne;
Et, si ce ne l'est pas, ma course serait vaine:
On le saurait; Cléon, dans ses jeux innocents,
Dirait que nous courons après tous les passants:
Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre...
Serait-ce bien Valère?... Eh! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté:
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage.
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple et digne de Cléon:
Plus le trait serait noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ

Il faudrait que ce fût un homme abominable:

Tes soupçons vont trop loin. Qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudrait-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur !

LISETTE

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance ;
Il me croit sans ombrage et sans expérience ;
Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien ;
Géronte amène Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres :
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la duplicité
En allant son chemin avec simplicité,
Et...

FRONTIN, *derrière le théâtre.*

Lisette !

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle.

SCÈNE II

FRONTIN, LISETTE

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

Parbleu, je vais lui dire une bonne nouvelle !

On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien ; mais toujours obéir !

LISETTE

Comment ! ce n'est que vous ? Moi, je cherchais
Ariste.

FRONTIN

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste ;
J'ai déjà trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger.
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE

Rien.

FRONTIN

Comment, rien ! un mot, pour le moins.

LISETTE

Bon voyage :
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue :
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE

Mourez.

FRONTIN

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE

Vous le savez très bien, je le répète encore :
Vous aimez les secrets; moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN

Ah! comment accorder mon honneur et Lisette?
Si je te le disais?

LISETTE

Oh! la paix serait faite.
Et pour nous marier tu n'aurais qu'à vouloir.

FRONTIN

Eh bien! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir
Etait un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve... ou les deux...Au surplus
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE

Moi? non.

FRONTIN

Ni moi non plus.
Si bien que, pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir;
Et je t'en aime mieux; moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'était.

FRONTIN

Qui?

LISETTE

Valère.
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN

Hé bien ! si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux.
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage;
Voici mon dernier mot : je défends ton voyage;
Tu m'aimes, obéis; si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN

Mais...

LISETTE

Point de mais. On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars; nous saurons te faire disparaître.

SCÈNE III

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE

GÉRONTE

Que fait donc ta maîtresse? Où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GÉRONTE

Oh! parbleu! tout ceci commence à m'ennuyer ;
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.
Comment! on ne peut plus être un seul jour tranquille!
Je vois bien qu'elle boude, et je connais son style.
Oh bien! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison.
A mon exemple ici je prétends qu'on en use :
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus!
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir.
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE

Florise a de l'esprit ; avec cet avantage
On a de la ressource, et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur.
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes;
D'ailleurs, je ne suis point pour les partis extrêmes.
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE

Et qu'en pense Cléon?

CLÉON

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE

Mais encor, quel conseil?

CLÉON

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise;
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrais, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle. En causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux,
Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

GÉRONTE

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire :
Je vais la retrouver; venez-y; je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car, de façon ou d'autre... Enfin, nous allons voir.

SCÈNE IV

ARISTE, LISETTE

LISETTE

Ah ! que votre retour nous était nécessaire,
Monsieur, vous seul pouvez rétablir cette affaire,
Elle tourne au plus mal, et, si votre crédit
Ne détrompe Géronte et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me passe.
J'ai beau citer des faits et lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjoncture
Qui le détromperait, si la chose était sûre;
Il s'agit de soupçons que je puis voir détruits :
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, grâces à son talent.

LISETTE

Le soupçonner? comment ! c'est là que vous en êtes?
Ma foi, c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui faites.
Croyez d'avance, et tout...

ARISTE

Il s'en est peu fallu.

Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu.
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mère de Valère était déterminée
A les remercier.

LISETTE

Pourquoi ?

ARISTE

C'est une horreur
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur ;
Et tu m'y serviras.

LISETTE

A propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit ?

ARISTE

Peut-être chez sa mère
Au moment où j'en parle ; à toute heure on l'attend.

LISETTE

Bon ! il est ici.

ARISTE

Lui ?

LISETTE

Lui ; le fait est constant.

ARISTE

Mais quelle étourderie !

LISETTE

Oh ! toutes ses mesures
Semblaient, pour le cacher, bien prises et bien sûres.

Il n'a vu que Cléon ; et, l'oracle entendu,
Dans le bois, près d'ici, Valère s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même ;
Je le sais de Frontin.

ARISTE

Quel embarras extrême !
Que faire ? l'aller voir, on saurait tout ici.
Lui mander mes conseils est le meilleur parti.
Donne-moi ce qu'il faut : hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCÈNE V

ARISTE, *seul.*

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon :
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse.
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCÈNE VI

VALÈRE, ARISTE

VALÈRE

Ah ! les affreux chemins, et le maudit pays !
(*A Ariste.*)
Mais, de grâce, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte ?

ARISTE

Il serait mieux d'attendre ;
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALÈRE

Et Florise ? On viendrait, ou je suis bien trompé :
L'étiquette du lieu serait un peu légère ;
Et, quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE

Quoi ! vous êtes...

VALÈRE

Valère.

ARISTE

Eh quoi ! surprendre ainsi !
Votre mère voulait vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALÈRE

Bon ! vieille cérémonie :
D'ailleurs, je sais très bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison ;
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi...

VALÈRE

Oh ! cela...

ARISTE

Doucement, cet Ariste, c'est moi.

VALÈRE

Ah ! monsieur...

ARISTE

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde ;
Ne me connaissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas ; mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable ;
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALÈRE

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi ; son amitié m'est chère;
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte et l'aimera toujours.

ARISTE

Valère, vous voilà : ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre, et le mal est d'un autre.

VALÈRE, *à part.*

(*Haut.*)

Oh ! voici les sermons, l'ennui !...Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient...

ARISTE

Un moment : si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grâce, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALÈRE

Vous savez ?

ARISTE

Je le sais.

VALÈRE

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux ; j'avais à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort ;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille ;
Comme il est mon ami...

ARISTE

Lui ?

VALÈRE

Mais assurément.

ARISTE

Vous osez l'avouer ?

VALÈRE

Ah ! très parfaitement.
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie ;
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE

Et si l'on vous montrait
Que vous le haïrez ?

VALÈRE

On serait bien adroit.

ARISTE

Si l'on vous faisait voir que ce bon air, ces grâces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer?

VALÈRE

C'est juger par des bruits de pédants, de commères.

ARISTE

Non, par la voix publique : elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentiments ;
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne ;
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien ;
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe;
Il serait odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grâce encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paraître si lié
Avec lui ; vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeais pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici se présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter ;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, et je crois que, pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient; allons...

SCÈNE VII

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh ! vraiment oui, c'est lui.
Bonjour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse.
(*A Ariste.*)
Comme le voilà grand !... Ma foi, cela nous chasse.

VALÈRE

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE

Parbleu ! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela.
C'était hier, je crois... Comme passe notre âge !
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.
(*A Ariste*).
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon :
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALÈRE

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE

Oh ! non pas, je te prie.
N'apporte point ici l'air de cérémonie :
Regarde-toi déjà comme de la maison.
(*A Ariste.*)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh ! j'ai fait un beau bruit ! C'est bien moi qu'on étonne !

La menace est plaisante! Ah! je ne crains personne.
Je ne la croyais pas capable de cela;
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui;
Je vais renouveler connaissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, VALÈRE

GÉRONTE

Eh bien! es-tu toujours vif, joyeux, amusant?
Tu nous réjouissais.

VALÈRE

Oh! j'étais fort plaisant.

GÉRONTE

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire...
Je t'aime comme un fils, et tu dois...

VALÈRE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paraît bien distrait.
Eh bien?...

VALÈRE

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE

Non ; ce ton-là m'ennuie :
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX

CLÉON, GÉRONTE, VALÈRE

CLÉON

Ne suis-je pas de trop?

GÉRONTE

Non, non, mon cher Cléon ;
Venez ; et partagez ma satisfaction.

CLÉON

Je ne pouvais trop tôt renouer connaissance
Avec monsieur.

VALÈRE

J'avais la même impatience.

CLÉON, *bas à Valère.*

Comment va?...

VALÈRE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur;
C'est un défaut.

CLÉON

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE

J'avais grande raison de prédire à ta mère
Que tu serais bien fait, noblement, sûr de plaire :
Je m'y connais, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi...

VALÈRE

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernières, monsieur, les sait-on?

GÉRONTE

Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible au bien de ma patrie :
Hé bien? voyons donc, qu'est-ce? apprends-moi,
je te prie...

VALÈRE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avait Phryné qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise :
Elle est bien; mais, ma foi, d'une horrible bêtise;
Déjà depuis longtemps cela devait finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvait plus tenir.

CLÉON, *bas, à Valère.*

Très bien, continuez.

VALÈRE

J'oubliais de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire :

Lucile en est outrée, et ne se montre plus ;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus :
On la trouve partout, s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle ferait bien mieux de quitter Licidas ;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALÈRE

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? l'ignorance profonde !
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde :
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison?
Eh mais ! où vivez-vous?

GÉRONTE

Parbleu ! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles ;
Aux gens que je connais paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi si madame Phryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON, *à Géronte.*

(*Bas, à Valère.*)

Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE

Cher Valère,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté ;
Mais nous te guérirons de ta frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÈRE

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai...

GÉRONTE

Je t'en dispense.

VALÈRE

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON, *bas, à Valère.*

(*Bas, à Géronte.*)
Ferme... Il est singulier.

GÉRONTE

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait...

VALÈRE

La nièce est-elle encor jolie ?

GÉRONTE

Comment encor ? Je crois qu'il a perdu l'esprit :
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALÈRE

Elle était assez bien.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALÈRE

Elle avait de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALÈRE

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE

Comment donc?

VALÈRE

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté ;
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLÉON, *bas, à Valère.*

A merveille ! appuyez...

GÉRONTE

Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, et donne grande envie...

VALÈRE

Je veux d'abord...

GÉRONTE

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas, à Valère.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE

Or, écoute...

VALÈRE

Attendez, il me vient une idée.

(*Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête! Oh! ma foi, la noce est retardée :
Je ferais à ma nièce un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant :
Et, s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime),
Il faut sur mes avis qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il?

VALÈRE

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison?
Elle est belle, en bon air : enfin, c'est mon ouvrage;
Il faut bien embellir son petit ermitage;
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi!

VALÈRE

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre?

VALÈRE

Oh! rien.

GÉRONTE

Mais je l'espère.
Sachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mystère?

VALÈRE

Non, c'est que je prenais quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE

En voici bien d'une autre! Eh! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent, tes accès de folie?

VALÈRE

Parlons raison, mon oncle; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement :
Avouez, la maison est maussade, odieuse;
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez...

GÉRONTE

Que tu n'as qu'un babil importun;
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE

Oui... vous avez raison : il serait inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile :
Il change de langage.

VALÈRE

Ecoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison?

GÉRONTE

C'est-à-dire
Après ma mort.

VALÈRE

Vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle ; or, voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a;
La maison est à nous, on ne peut rien en faire;
Un jour je l'abattrais ; donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin...

GÉRONTE

De partir ; ce n'était pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE

Et, quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche et me dit des injures!

GÉRONTE

Oui, va, je t'en réponds : mon cher oncle ! Oh ! parbleu !
La peste emporterait jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrais pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon !
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE

Je prétends n'avoir pas d'autre maître.

CLÉON

Sans doute.

VALÈRE

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.
(*A Cléon.*)
Faites ici ma paix ; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez-tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCÈNE X

GÉRONTE, CLÉON

GÉRONTE

A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là ?

CLÉON

Si sur les apparences...

GÉRONTE

Où diable preniez-vous qu'il avait de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *caillettes ;*
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes ;
Et monsieur celui-ci, madame celle-là ;
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà,
Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON

Je m'en rapporte au vôtre ;
Vous vous y connaissez tout aussi bien qu'un autre;
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit.
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup ; moi, qui ne le vois guère
Qu'en passant, j'ignorais le fond du caractère.

GÉRONTE

Eh ! sur parole ainsi ne louons point les gens :
Avant que de louer j'examine longtemps ;
Avant que de blâmer, même cérémonie ;
Aussi, connais-je bien mon monde ; et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois, j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes
Il faut y voir soi-même ; et, par exemple, vous,
Si je les en croyais, ne disent-ils pas tous

Que vous êtes méchant? ce langage m'assomme :
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON

Vous avez dit le mot, et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé ;
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire :
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux, fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre :
Un tel est très méchant, vous disent-ils tout bas ;
Et pourquoi? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

(*Un laquais arrive.*)

GÉRONTE

Eh bien ! qu'est-ce?

LE LAQUAIS

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE

Donne.
Cela suffit.

(*Le laquais sort.*)

Voyons... Ah ! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture ? Oui-dà ! j'allais vraiment
Faire une belle affaire? Oh ! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matière est féconde :
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON

Que vous mande-t-on? Qui?...

GÉRONTE

Je ne sais pas qui c'est :
Quelqu'un, sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre :
On parle mal de vous.

CLÉON

De moi ! Daignez permettre...

GÉRONTE

C'est peu de chose ; mais...

CLÉON

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE

Ne craignez rien, sur vous je ne prends nul ombrage:
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Venez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit.*

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre « nièce à Valère ; vous ignorez apparemment que « c'est un libertin, dont les affaires sont très dé- « rangées, et le courage fort suspect. Un ami de « sa mère, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est « fait le médiateur de ce mariage, et vous sacrifie. « Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec « Valère : prenez garde que ses conseils ne vous « embarquent dans une affaire qui ne peut que « vous faire tort de toute façon. »

GÉRONTE

Hé bien! qu'en dites-vous?

CLÉON

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom?
(*Il déchire la lettre.*)

GÉRONTE

Comment! vous déchirez?...

CLÉON

Oui... Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi; qu'on en veut à Valère?

CLÉON

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire,
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON

Le mieux sera d'agir selon votre système :
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme; mais...
Votre écrivain peut-être... Enfin sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne:
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et mon affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite ;
Deux mots : je vous attends.

SCÈNE XI

CLÉON, VALÈRE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vite et à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux :
Géronte vous déteste ; il s'en va furieux.
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage ;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCÈNE XII

VALÈRE, *seul.*

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah ! qu'un premier amour a d'empire sur nous !
J'allais braver Chloé par mon étourderie ;
La braver ! j'aurais fait le malheur de ma vie :
Ses regards ont changé mon âme en un moment ;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étais pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur et noble et naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !

Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimait autrefois ; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... Si j'avais pu prévoir...
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CHLOÉ, LISETTE

LISETTE

Eh quoi! mademoiselle, encor cette tristesse?
Comptez sur moi, vous dis-je; allons, point de faiblesse.

CHLOÉ

Que les hommes sont faux! et qu'ils savent, hélas!
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas!
Je n'aurais jamais cru l'apprendre par Valère;
Il revient, il me voit, il semblait vouloir plaire :
Son trouble lui prêtait de nouveaux agréments,
Ses yeux semblaient répondre à tous mes sentiments :
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre?
Cet amant adoré, que je croyais si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valère me méprise!... il parle mal de moi!

LISETTE

Il en parle très bien ; je le sais, je vous jure.

CHLOÉ

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre :
Tout est rompu : je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE

Ouais ! tout ceci me passe et n'est pas naturel :
Valère vous adore, et fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant ;
Je vous ménagerai cet éclaircissement
Sans que dans mon projet Florise nous dérange.
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux. Tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas ? C'est « ma chère Lisette,
Mon enfant... » On m'écoute, on me trouve parfaite.
Tantôt, on ne pouvait me souffrir ; à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaîté, d'une folie extrême.
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime :
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin :
Il « est délicieux, incroyable, divin » ;
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse...
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande ; on le dit en fureur :
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ

Ah ! que fait Valère ?

LISETTE

Ah ! j'oubliais de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés : car vous concevez bien
Que, s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.

Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.
Pour Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connaissent fort, ils s'évitent tous deux.
Serait-ce intelligence ou brouillerie entre eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mère descend; allez, soyez tranquille.

SCÈNE II

LISETTE, *seule*.

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment!...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin? Comment faire? Et puis, d'ailleurs, Frontin
Au plus signe son nom, et n'est pas écrivain.

SCÈNE III

FLORISE, LISETTE

FLORISE

Eh bien! Lisette?

LISETTE

Eh bien! madame?

FLORISE

Es-tu contente?

LISETTE

Mais, madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE

Pour y suivre Chloé je destine Marton ;
Tu resteras ici. Je parlais de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante ?
J'ai bien vu tout à l'heure (et ton goût me plaisait)
Que tu t'amusais fort de tout ce qu'il disait :
Conviens qu'il est charmant ; et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE

Moi, madame ! eh ! mon Dieu ! je n'aimerais rien tant
Que d'en croire du bien ; vous pensez sensément ;
Et, si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui ;
Cléon a tous les dons, tous les esprits ensemble ;
Il est toujours nouveau ; tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir ;
Et je rougis des gens qu'on me voyait souffrir.

LISETTE

Vous avez bien raison ; quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir ; mais...

FLORISE

Quoi ?

LISETTE

Rien.

FLORISE

Je veux savoir.

LISETTE

Non.

FLORISE

Je l'exige.

LISETTE

Eh bien! j'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'avait pas pour vous tout le goût qu'il vous marque.
Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé :
Et sur certains discours, si je l'avais poussé...

FLORISE

Chimère! il faut pourtant éclaircir ce nuage;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui:
Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE

Je voudrais qu'en secret vous vinssiez nous entendre;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE

Quelle folie!

LISETTE

Oh! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon;
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même :
J'ai l'esprit défiant. Vous voulez que je l'aime,

Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE

Ah ! rien n'est plus facile.
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style ;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là.
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie ;
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi ;
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE

Eh bien ! c'est de ma part une galanterie :
L'éloge des absents se fait sans flatterie.
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE

Je te le passe encore.

LISETTE

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valère.*

Encor monsieur Ariste avec son protégé!
Je voudrais bien tous deux qu'ils prissent leur congé;
Mais ils ne sentent rien, laissons-les.

SCÈNE IV

ARISTE, VALÈRE, *paré.*

VALÈRE

On m'évite;
O ciel! je suis perdu.

ARISTE

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi.
Soyez-en sûr; j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, et c'est sur quoi je compte.
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALÈRE

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE

De grâce,
Le connaissez-vous?

VALÈRE

Non; mais je vois ce qu'il est:
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connaît?

La conversation deviendrait fort stérile ;
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécile.

ARISTE

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère.
Eh ! pourquoi s'opposer à son bon caractère ?
Tenez, devant vos gens, je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre...

VALÈRE

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré ;
On prend pour des amis de simples connaissances ;
Et que de repentirs suivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez :
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière ;
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALÈRE

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très estimé ;
Il a les ennemis que nous fait le mérite ;
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite ;
Aux spectacles surtout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit ;

Il faut l'entendre après une pièce nouvelle ;
Il règne, on l'environne ; il prononce sur elle ;
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE

Mais vous le condamnez en croyant le défendre ;
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
L'orateur des foyers et des mauvais propos !
Quels titres sont les siens ? l'insolence et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits du talent et les dons du génie :
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure ;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ;
Qu'attendre est, pour juger, la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de plaisant connaissez la misère :

J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire.
Examinez-les bien : un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux :
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusque dans son silence ;
Mais, qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE

Lui refuseriez-vous l'esprit? J'ai peine à croire...

ARISTE

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite ;
Hé! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite,
Stérilité de l'âme, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel?
On dit l'esprit commun ; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare.
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière.
La réputation des mœurs est la première :

Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur ;
Mon estime toujours commence par le cœur.
Sans lui, l'esprit n'est rien; et, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALÈRE

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime ;
Je voudrais que chacun me détestât de même ;
On se l'arrache au moins ; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois ;
Quand il est à Paris, il ne peut y suffire.
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire ?

ARISTE

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent ;
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami ?

VALÈRE

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?

C'est ordinairement à de faibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse à l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la faiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui?

VALÈRE

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avoûrez du moins que sa vie est heureuse :
On épuise bientôt une société;
On sait tout votre esprit, vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs; il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien ;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien...

ARISTE

Vous le croyez heureux? Quelle âme méprisable!
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable.
Etranger au milieu de la société,
Et partout fugitif, et partout rejeté.
Vous connaîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance.
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,

Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté :
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux.
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage ;
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, et vous le connaissez.

VALÈRE

Je ne le verrais plus si ce que vous pensez
Allait m'être prouvé ; mais on outre les choses :
C'est donner à des riens les plus horribles causes.
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser :
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'est que pour s'amuser.

ARISTE

S'amuser, dites-vous ? quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour à tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables ;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même âme avec la probité ?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme !

VALÈRE

Je ne le connais plus s'il n'est point honnête homme ;
Mais il me reste un doute : avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité.
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un autre.
Tout le monde est méchant ; et je serais partout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE

Tout le monde est méchant ? oui, ces cœurs haïs-
sables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule ;
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés. Voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALÈRE

Vous me persuadez.

ARISTE

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils ; soyez bon, vous plairez ;

Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur, que votre intérêt touche.

VALÈRE

Géronte vient; calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCÈNE V

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE

GÉRONTE

Le voilà bien paré ! Ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage !

VALÈRE

Cessez de m'accabler, monsieur, et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avais votre amitié ;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie;
Je n'ai qu'une espérance ; ah ! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux ;
Voulez-vous mon malheur ?

GÉRONTE

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALÈRE

Ah ! laissez là, de grâce,
Des torts que pour toujours mon repentir efface ;
Laissez un souvenir...

GÉRONTE

Vous-même, laissez-nous :
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma nièce.

VALÈRE

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALÈRE

Quoi donc ?

GÉRONTE

Je ne dis rien ; mais, sans tant de façons,
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALÈRE

Non, monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI

GÉRONTE, ARISTE

ARISTE

Vous le traitez bien mal ; je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE

A la bonne heure ! il peut obtenir votre estime :
Vous avez vos raisons apparemment ; et moi

J'ai les miennes aussi; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE

Ce ton-là m'est nouveau; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avait employé.

GÉRONTE

Que diable voulez-vous? quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille
M'aime-t-il? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet;
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde?

ARISTE

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger,
Mais, quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur
Qu'à de mauvais conseils dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice.
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice;
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse.
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse...

GÉRONTE

Il fait donc l'hypocrite avec vous? en effet,
Il lui manquait ce vice, et le voilà parfait.

Ne me contraignez pas d'en dire davantage.
Ce que je sais de lui...

ARISTE

Cléon...

GÉRONTE

Encor ! j'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui ;
Qu'a-t-il à faire là? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE

Moi ! me justifier ! Hé ! de quoi, je vous prie?

GÉRONTE

Enfin...

ARISTE

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais.
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

GÉRONTE

Tenez, voilà Cléon ; il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirais ce que je ne veux pas...

SCÈNE VII

CLÉON, ARISTE

ARISTE

M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle âme assez noire...

CLÉON

Vous n'êtes pas brouillés : amis de tous les temps,

Vous êtes au-dessus de tous les différends :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage ;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valère, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène ;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui ?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imaginerait qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage :
Il veut, il ne veut plus ; sait-il ce qu'il lui faut ?
Il est près de Chloé, qu'il refusait tantôt.

ARISTE

Tout serait expliqué si l'on cessait de nuire,
Si la méchanceté ne cherchait à détruire...

CLÉON

Oh bon ! Quelle folie ! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas ; soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est ;
On reçoit et l'on rend : on est à peu près quitte ;
Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement, qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre ;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre ;
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant ;

Eh bien! on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries :
Et, si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime;
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime,
C'est l'ennui; pour le fuir, tous les moyens sont bons.
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimait si fort; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule;
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les âmes sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudrait être fin;
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus, où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira :
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur; connaissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison; si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révélerai des choses qu'il ignore;
Vous serez notre juge; allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON

Une explication! en faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans!... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis;
Et je crains... Vous sortez? Mais vous me faites rire.
De grâce, expliquez-moi...

ARISTE

Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII

LISETTE, ARISTE, CLÉON

LISETTE

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas, à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas, à Ariste.*

Silence.

SCÈNE IX

CLÉON, LISETTE

CLÉON

Heureusement nous voilà sans témoins :
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute...

LISETTE

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet;
Quelqu'un des gens pourrait entendre mon secret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourrait vouloir de moi ! L'aventure est parfaite :
Feignons ; c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON

Tu me vois dans la plus douce ivresse.
Je l'aimais sans oser lui dire ma tendresse.
Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès longtemps j'ai prévenu les siens.

LISETTE

Je crains pourtant toujours.

CLÉON

Quoi ?

LISETTE

Ce goût pour madame.

CLÉON

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déjà dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurais m'y plaire.
Ce n'est pas pour monsieur, j'aime son caractère;
Il est assez bon maître, et le même en tout temps,
Bon homme...

CLÉON

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE

Pour madame!... Oh! d'honneur... mais je crains
ma franchise :
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement; et je croi...

CLÉON

Moi, Lisette, amoureux! tu te moques de moi :
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie;
J'eus Araminthe un mois; elle était très jolie,
Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyait fort.
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une âme simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs :
Mais madame Florise!...

LISETTE

Elle est insupportable;
Rien n'est bien. Autrefois je la croyais aimable,

Je ne la trouvais pas difficile à servir ;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir ;
Et, pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous?

CLÉON

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant ;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant.
Tant de prétentions, tant de petites grâces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces,
Tout cela, dans le fond, m'ennuie horriblement ;
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, et se croit philosophe ;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe ;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant ;
Jouant le sentiment : il faudrait, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit,
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire ;
Mais tout Paris pourrait en retrouver l'histoire ;
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix ! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnait ;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginait,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est, ma foi, partie,
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON

Hé bien ?

LISETTE

On me cherchait. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur ; souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret ; vous sentez l'importance...

CLÉON

Compte sur les effets de ma reconnaissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE

Je ne demande rien ; j'oblige pour l'honneur.
(*A part, en sortant.*)
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, FRONTIN

LISETTE

Entre donc... Ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas.
Eh bien! de ta prison tu dois être fort las?

FRONTIN

Moi! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geôlière,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais, si mon maître enfin...

LISETTE

Supprime ce nom-là,
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère :
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire ;
Grâce à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marîrons par-dessus le marché.

FRONTIN

L'affaire de la noce est donc raccommodée?

LISETTE

Pas tout à fait encor, mais j'en ai bonne idée :

Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois bien me connaître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître ;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grâce aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne. Ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui, par nous tous, dans peu, saura la vérité.
Veux-tu lui rester seul ? et que ta probité...

FRONTIN

Mais le quitter ! jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE

Bon ! Eh bien ! écris-lui... Tu ne sais pas écrire,
Peut-être ?

FRONTIN

Si, parbleu !

LISETTE

Tu te vantes ?

FRONTIN

Moi ? non :
Tu vas voir.
(*Il écrit.*)

LISETTE

Je croyais que tu signais ton nom
Simplement ; mais tant mieux : mande-lui, sans mystère,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille, enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages.
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendais cela pour finir avec toi.
Valère, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux, dès ce moment, entrer en exercice ;
Et, pour que ton état soit dûment éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valère
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère :
Cela te sauvera toute explication ;
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN

Il pourrait nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE

Ne crains rien : va m'attendre ;
Je vais t'expédier,

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos, vraiment,
J'oubliais...

LISETTE

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

SCÈNE II

LISETTE

J'ai de son écriture !
Je voudrais bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurais cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette pièce
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien ;
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire,
Mais le voici.

SCÈNE III

FLORISE, ARISTE, LISETTE

LISETTE, *à part, à Ariste.*

Monsieur, pourrais-je vous parler ?

ARISTE

Je te suis dans l'instant.

SCÈNE IV

FLORISE, ARISTE

ARISTE

C'est trop vous désoler.
En vérité, madame, il ne vaut pas la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine ;

Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère.
Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exé-
crable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable,
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée !

ARISTE

Il faut, sans tarder, sans mystère,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE

Je ne sais comment faire,
Je le crains ; c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paraissant le craindre ;
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien ; et toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre faiblesse :
Des femmes sans esprit, sans grâces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talents, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,

Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avaient existé!
Non; il faut s'épargner tout égard, toute feinte;
Les braver sans faiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les grâces, les talents,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchants.

FLORISE

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille
Les plus affreux discours...

ARISTE

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien;
Il vient de couronner l'histoire de sa vie.
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant partout les détails odieux
De la division qu'il semait en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égards et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi,
Sans me cacher; je veux qu'il sache que c'est moi.
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous, sans éclat, sans témoin.

Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussirait pas sur l'esprit de mon frère ;
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire ;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnait Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois ; sortons, je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCÈNE V

GÉRONTE, CLÉON

GÉRONTE

Je ne veux rien entendre ;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublirai jamais cette obligation :
Cessez de me parler pour ce petit Valère ;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusait tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis : c'est un impertinent.
Ma sœur, sur son chapitre, est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal, sans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot :
Un fou n'est pas mon fait ; voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.

Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste!
Ma foi, mon vieil ami n'a plus le sens commun :
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle était clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on voulait donner des soupçons sur vous-même :
Rien n'y fait; il soutient son absurde système;
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentiments qui m'attachent à vous.

CLÉON

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne;
Car, moi, je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il était écrivain.
Il m'était revenu que, dans des brouilleries,
On l'avait employé pour des tracasseries.
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidents.
Je ne répondrais pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous; et peut-être Valère,
Qui refusait d'abord, et qui connaît Frontin
Depuis qu'il me connaît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mère une lettre anonyme.
Au reste... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui; ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE

Oh! vous êtes trop bon : je suis persuadé,
Par le ton qu'employait ce petit agréable,

Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore ! oh ! laissez-les venir.
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer, d'une façon très claire,
Que je romps tout accord ; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCÈNE VI

CLÉON, *seul*.

Que je tiens bien mon sot ! Mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence ?
L'imprudente Lisette aurait-elle avoué ?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée... un mot, quelques fleurettes
Me la ramèneront... ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé : je me suis réjoui.

SCÈNE VII

FLORISE, CLÉON

CLÉON

Vous venez à propos : j'allais chez vous, madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre âme ?
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux me semblent moins sereins :
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE

J'en ai de trop réels.

CLÉON

Dites-les-moi, de grâce;
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connaissez...

FLORISE

J'ai fait bien des réflexions.
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON

Comment, belle Florise! et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle était mon erreur! quand je vous adorais,
Je me croyais aimé...

FLORISE

Je me l'imaginais;
Mais je vois à présent que je me suis trompée :
Par d'autres sentiments mon âme est occupée;
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulais à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyais que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute :
Tranquillisez mon cœur; vous l'éprouvez, sans doute?

FLORISE

Une autre vous aurait fait perdre votre temps,
Ou vous amuserait par l'air des sentiments;
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, *à genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affaire nouvelle?

FLORISE

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulais vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis longtemps gagné de primauté.

FLORISE

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse.
Je rougis des égards qu'employait ma faiblesse.
Eh bien! allez, monsieur, que vos talents sur nous
Epuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment.
Me me voyez jamais.

CLÉON

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!
Sans nous en aimer moins nous nous quittons tous deux.
Epargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scène extravagante;

Attendez quelques jours, et vous serez contente.
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois malaisé...

FLORISE

Oh! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, CLÉON, FLORISE, CHLOÉ

GÉRONTE

Eh bien! qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si monsieur, qu'il fallait n'y recevoir jamais...

CLÉON

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE

Oh! qu'on me laisse en paix;
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE

Valère ne craint rien; pour moi je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE

Je m'entends, il suffit.

ARISTE

Non, ce n'est point assez :
Ainsi que l'amitié la vérité m'engage...

GÉRONTE

Et moi, je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE

Sachez donc avec moi confondre l'imposture :
De la lettre sur vous connaissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE

Vraiment oui, c'est Frontin ! je savais tout cela :
Belle nouvelle !

ARISTE

Hé quoi ! votre raison balance ?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE

Un valet, un coquin !...

VALÈRE

Connaissez mieux les gens :
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE

Parbleu ! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE

Que dites-vous, monsieur ? et quel nouveau mystère...
Pour vous en éclaircir, interrogeons Frontin.

CLÉON

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALÈRE

Vous l'avez renvoyé ; moi, je l'ai pris ; qu'il vienne.
(*A un laquais.*)
Qu'on appelle Lisette et qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE, *à Valère.*

(*A Cléon.*)
Frontin vous appartient ? Autre preuve pour nous !
Il était à monsieur même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON

Valère, quelle est donc cette plaisanterie ?

VALÈRE

Je ne plaisante plus, et ne vous connais point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point :
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime ;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE

Mais vraiment il est brave...On me mandait que non.

SCÈNE IX

GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin ? et par quelle raison...

LISETTE

Il est parti.

ARISTE

Non, non : ce n'est plus un mystère.

LISETTE

Il est allé porter la lettre de Valère.
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE

Quel contre-temps fâcheux !

CLÉON

Comment ! malgré mon ordre, il était en ces lieux !
Je veux de ce fripon...

LISETTE

Un peu de patience,
Et moins de compliments ; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon ;
(*Montrant Valère.*)
Il vous quitte, d'ailleurs, et monsieur en ordonne :
Mais, comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurais bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis ;
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en sais tout le mystère.

CLÉON, *très vivement.*

Mais, madame, c'est vous... Songez...

FLORISE

Lisez, mon frère.
Vous connaissez la main de monsieur ; apprenez

Les dons que son bon cœur vous avait destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres....

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire ! corbleu !... Voilà donc de vos œuvres !
Ah ! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connais.
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise ;
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(*Il sort.*)

SCÈNE X

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE

GÉRONTE, *à Cléon, qui sort.*

Oh ! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère ;
Mais, morbleu ! s'il ne part...

ARISTE

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son âme est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspirait pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce aurait Valère,
Si j'étais bien certain...

ARISTE

S'il a pu vous déplaire
(Je vous l'ai déjà dit), un conseil ennemi...

GÉRONTE, *à Valère.*

(*A Ariste.*)

Allons, je te pardonne. Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

LE LUTRIN VIVANT

A M. L'ABBÉ DE SEGONZAC

De mes écrits aimable confident,
Cher Segonzac, ma muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissait sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au temple de Mémoire
Je placerais le pupitre vivant
Dont je t'appris la naissance et la gloire.
Je l'ai promis; je remplis mon serment.
A dire vrai, cette moderne histoire
Est un peu folle, il faut en convenir.
Est-ce un défaut? non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie
Quoi! la sagesse est-elle de saison?
Un trait comique, une vive saillie,

Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévère
Adoucira ces grotesques portraits,
Et, les voilant d'une gaze légère,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : honni qui mal y pense!
Attention : j'ai toussé; je commence.
Non loin des bords du Cher et de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg, dont l'église sans vitres
A pour clergé le plus gueux des chapitres.
Là ne sont point de ces mortels fleuris
Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude et libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris :
On ne voit là que pâles effigies
Qui du champagne onc ne furent rougies;
Que maigres clercs, chanoines avortons,
Sans rabats fins et sans triples mentons;
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque office, et de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un chapelain et quatre enfants de chœur :
Ces jouvenceaux ont leur gîte ordinaire
Chez dame Barbe; elle leur sert de mère
Et de soutien : le public est leur père.
Il faut savoir, pour plus grande clarté,
Que dame Barbe est une octogénaire,
Un vétéran de la communauté,

Fille jadis, aujourd'hui douairière,
Qui, dès seize ans, d'un siècle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des mondains et des moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des chanoines :
D'abord servante, ensuite adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement.
Déjà trois fois elle a vu dans l'église
De père en fils chaque charge transmise.
Barbe, en un mot, au chapitre susdit
De race en race a gardé son crédit.
Or, chez ladite arriva notre histoire
En juin dernier : l'aventure est notoire.
  Par cas fortuit, l'enfant de chœur Lucas
Avait usé l'étui des pays bas :
Vous m'entendez ; sa culotte trop mûre
Le trahissait par mainte découpure ;
Déjà la brèche, augmentant tous les jours,
Démantelait la place et les faubourgs.
Barbe le voit, s'attendrit : mais que faire ?
Elle était pauvre, et l'étoffe était chère ;
D'une autre part le chapitre était gueux ;
Et puis d'ailleurs le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connaissant parents ni légitime,
N'avait en tout dans ce stérile lieu
Pour se chauffer que la grâce de Dieu ;
Il languissait dans une triste attente,
Gardant la chambre, et rarement debout.
Enfin pourtant l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente

A peu de frais et dans un nouveau goût :
Néccssité tire parti de tout;
Nécessité d'industrie est la mère.
Chez Barbe était un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont aux bons jours on parait le lutrin ;
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formaient le corps de ce grimoire antique ;
De ces feuillets, de la crasse endurcis,
L'âge avait fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvait sans dommages
Du livre affreux détacher quelques pages :
Elle en prend quatre, et les coud proprement
Pour relier un volume vivant.
Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon
Prit justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en couvre à la diable
L'humanité du petit misérable;
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignait plus les insultes du vent.
Or, cependant, arrive la Saint-Brice,
Fête du lieu, fête du grand office :
Le maître-chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre; il cherche, mais en vain,
A feuilleter il perd et temps et peines :
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes ;
Mais par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,

Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir, portait l'office en croupe ;
Le chantre lit, et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau :
Sur l'heure il fait son rapport au chapitre.
On délibère ; on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt on le style au service ;
En quatre tours il apprend l'exercice.
Déjà d'un air intrépide et dévot
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot :
A livre ouvert le chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très gravement poursuit ce chant falot :
Concert grotesque et digne de Callot.
Tout allait bien jusques à l'évangile.
Ferme et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès aurait gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,
Et, tenant bon, il enrage en silence ;
Mais, l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin de là va, partant comme un trait,
Pour se guérir retourner le feuillet.
Le fait est sûr : sans peine on peut m'en croire :

De deux Gascons je tiens toute l'histoire.
C'est pour toi seul, ami tendre et charmant,
Que j'ai permis à ma muse exilée,
Loin de tes yeux tristement isolée,
De s'égayer sur cet amusement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment :
Que loin de toi jamais il ne transpire.
Si par hasard il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement scrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire
Ce libre essor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots et les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire,
De nos chansons critiques ténébreux,
Censeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déjà j'en vois un trio langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes vers, foudroyer et proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux;
Je les entends gravement s'entre-dire,
D'un air capable et d'un ton doucereux :
« Y pense-t-il? quel écrit scandaleux!
« Quel temps perdu! pourquoi, s'il veut écrire,
« Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
« Des traits moraux, des éloges fameux?... »
Mais, dédaignant leur absurde satire,
Aimable abbé, nous ne ferons que rire

De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps et de peines entre eux
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
  Pour toi, fidèle au goût, au sentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine.
Tu n'iras point peser stoïquement
Au grave poids d'une raison chagrine
Les jeux légers d'une muse badine.
Non : la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les Ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensait l'amusant Du Cerceau :
Sage enjoué, vertueux sans rudesse,
Des sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse ;
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des Grâces ;
Et les censeurs, obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un français fade, ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir.

ÉPITRE A MA MUSE

ENVOI A MADAME ***

Sur le sage emploi de la vie
Une aimable philosophie
A trop éclairé votre cœur
Pour qu'il puisse me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur.
Je ne m'en défends point, Thémire,
La paresse est ma déité :
Aux sons négligés de ma lyre
Vous sentirez qu'elle m'inspire
Et que, d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuse beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté ;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'instruire
Dans une oisive liberté.
On ne doit écrire qu'en maître ;
Il en coûte trop au bonheur.

Le titre trop chéri d'auteur
Ne vaut pas la peine de l'être ;
Aussi n'est-ce point sous ce nom,
Si peu fait pour mon caractère,
Que je rentre au sacré vallon,
Moi qui ne suis qu'en volontaire
Les drapeaux brillants d'Apollon.
La muse qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux
N'est point de ces muses sublimes
Qui pour amants veulent des dieux ;
Elle n'a point les grâces fières
Dont brillent ces nymphes altières
Qui divinisent les guerriers :
La négligence suit ses traces,
Ses tendres erreurs font ses grâces,
Et les roses sont ses lauriers.
Ici, sur le ton des préfaces
Et des pesantes dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes ouvrages.
Par vous le goût et les appas
Me gagneraient mille suffrages :
Mais en faut-il tant à mes vers ?
Mes amis me sont l'univers.

A MA MUSE

Volage Muse, aimable enchanteresse,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour à tour parsemer ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines et de fleurs,
Si dans ce jour de loisible mollesse
Tu peux quitter les paisibles douceurs,
Vole en ces lieux ; la voix de la Sagesse
M'appelle ici, loin du bruyant Permesse,
Loin du vulgaire et des folles rumeurs ;
Parais sans crainte aux yeux d'une déesse
Qui règle seule et ma lyre et mes mœurs :
Car ce n'est point cette pédante altière
Dont la vertu n'est qu'une morgue fière,
Un faux honneur guindé sur de vieux mots,
L'horreur du sage et l'idole des sots,
C'est cette nymphe au tendre caractère,
Née au Portique, et formée à Cythère,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,
Brille sans fard, et rassemble près d'elle
La Vérité, la Franchise fidèle,
Et la Vertu dans le char des Amours.
C'est à ses yeux, au poids de sa balance,
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,
De l'art des vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête?

Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu ? quelle brillante fête
Peut t'inspirer ces transports inconnus?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute.
Mais instruis-moi : pourquoi triomphes-tu ?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu,
Au Pinde seul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivaient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi seule idolâtre,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux?
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchante,
C'est t'endormir dans une vaine attente :
Sous d'autres lois mon sort se voit rangé;
Avec mon sort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison et mes sens;
Et pour un temps avec toi je suppose
Que, consacrant ma voix à tes accents,
J'aille t'offrir un éternel encens.
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes autels que pourrais-je obtenir?
Que ferais-tu, capricieuse idole?
Par le passé décidons l'avenir.
Comme tes sœurs tu paîrais mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs! que dis-je? hélas! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris?
Vaines beautés, sirènes homicides,
Dans tous les temps, par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux

De leurs amants endormis sur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monuments de disgrâce et de gloire.
Je lis les noms des poètes fameux ;
Où sont les noms des poètes heureux ?
Enfants des dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! je les vois, victimes du génie,
Au faible prix d'un éclat passager
Vivre isolés, sans jouir de la vie,
Fuir l'univers, et mourir sans patrie,
Non moins errants que ce peuple léger
Semé partout et partout étranger !
De ces malheurs les cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains ?
Et pour trouver ces lugubres destins
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athène,
Ou réveiller la cendre des Latins ?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur bizarre disgrâce
Au fier caprice et des rois et des dieux ?
Non, n'ouvrons point d'étrangères archives :
Notre Hélicon, trop longtemps désolé,
Ne voit-il pas ses grâces fugitives ?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux dieux que ce phénix lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats,

Revienne enfin de la rive belgique
Se reproduire et renaître en ses bras.
  Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procurés tes sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire.
Et j'envîrais tes trompeuses faveurs!
J'en conviendrai, de ces dieux du Permesse
N'atteignant point les talents enchanteurs,
Et défendu par ma propre faiblesse,
Je n'aurais pas à craindre leurs malheurs.
Eh! que sait-on? un simple badinage
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jeter sur un autre rivage.
Pour perdre un sage il ne faut qu'un bigot.
  Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment?
Toujours fidèle à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissais la rime
Moins par fureur que par amusement;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment?
Hélas! je vois par quel charme séduite
Tu veux franchir la carrière des airs :
De mille objets la nouveauté t'invite;
Et leur image, autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des vers :
Rendue enfin à la scène du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclore un nouvel univers;

Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux cieux,
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer, le dieu du docte empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe, et le clairon de Mars.
Un autre dieu, plus charmant et plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons.
De tant d'objets la pompe réunie
A chaque instant redouble ta manie;
Et tu voudrais, dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'aurore,
Prenant son vol pour la première fois,
Charmé, surpris, entre Pomone et Flore
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix;
De la fougère à l'épine fleurie
Il va porter ses désirs inconstants;
Il vole au bois, il est dans la prairie;
Il est partout dans les mêmes instants.
C'en est donc fait, Muse, dans la carrière
Tu prétends voir ton char bientôt lancé :
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barrière,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshoulière,
Et vois les traits dont sa muse en courroux

De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serais à l'abri des disgrâces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrais-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'auteur l'ennuyeux étalage,
D'auteur montré le fade personnage,
Que sais-je enfin? tous les soins, tout l'ennui,
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?
Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystère,
Où, s'amusant et charmant sa langueur,
Dans quelque vers il dépeignait son cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité :
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractère,
Toute son âme aux yeux de l'amitié,
L'amitié même, indiscrète et légère,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis!
Si par hasard il trouve, comme Horace,
Quelque Mécène ou quelque tendre Grâce,
Tels que l'on voit, aux rives où j'écris,

Daphnis, Thémire, et la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'auteur que l'esprit de la vie,
Qu'un sage aisé, qui, naturel, égal,
Sache éviter le style théâtral,
Les airs guindés du peuple parasite
Des froids pédants, des fades rimailleurs,
Et dont les vers soient le dernier mérite,
Que de dégoûts l'investiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera sous ses pénibles fers,
Il essuîra la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune
Que quand on rime on ne sait que des vers,
A son abord prendront cet idiome,
Ce précieux, trop en vogue aujourd'hui;
Et de l'auteur ne distinguant pas l'homme,
En l'ennuyant s'ennuîront avec lui.
Tels sont les mots où cet essor t'engage :
Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou sait du moins ne le peindre qu'en beau
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné sourire à tes essais,
Et qu'un public distingué du vulgaire
T'appelle encore à de plus hauts succès.
Mais connais-tu ce public variable,
Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts?
En deux printemps de ce juge peu stable

On peut se voir et l'idole et la fable :
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit sur la mobile arène
Par les Zéphyrs de l'heureuse Hippocrène,
Est effacé par Éole en courroux :
Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conserveraient un éternel printemps,
Chez la Faveur, sa déesse bizarre,
Est-il des dons et des plaisirs constants ?
Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage Faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels ;
Son faible trône est sur l'aile des Songes,
Les Vents légers soutiennent ses autels :
Là, rarement la Raison, la Justice,
Ont amené les mortels vertueux ;
L'Opinion, la Mode et le Caprice
Ouvrent le temple et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La déité daigne paraître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison.
Au même instant, l'agile Renommée
Grave leur nom sur son char lumineux :
Jouets constants d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux ;
Mais, sur la foi de l'onde pacifique,
A peine ils sont mollement endormis,

Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à la gloire soumis,
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment la Faveur inconstante,
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'île charmante,
Les aquilons les emportent soudain;
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur, sans printemps, sans beaux jours,
Et que des cieux éclipsés pour toujours.
Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie
A la Faveur. à l'Estime, au Renom,
Qu'un autre perde au temple d'Apollon
Ce peu d'instants qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours auteur, et jamais homme heureux;
Moi, que le ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein et façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissants
Ne doivent point un tribut à l'automne;
Tout leur destin est de plaire au printemps.
Ici pourtant, de ma philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment;

Ne pense pas que de la poésie
J'aille abjurer l'empire trop charmant.
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi conduit, ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces moments mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumière
Sur ces sommets où la Muse guerrière
Qui chante aux dieux les fastes des combats,
La foudre en main, enseigna ses mystères
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre, et guidé par un dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallon où La Fare et Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux désirs,
Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venaient puiser au sein de la nature
Ces vers aisés, enfants de leurs plaisirs ;
Et, sans effroi du ténébreux monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendaient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.
  Là, si je puis reconnaître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant

Qui les rendit les poètes des Grâces ;
Du myrte seul chérissant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous dispense,
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,
Je céderai les pénibles honneurs.
Trop insensé, qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur !
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Ou tout l'encens de la postérité
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs et dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité ?
Non, n'allons point dans de lugubres veilles
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuses merveilles.
Tandis, hélas ! que l'on tient les crayons,
Le printemps fuit ; d'une main toujours prompte
La Parque file, et dans la nuit du temps
Ensevelit une foule d'instants
Dont le Plaisir vient nous demander compte.
Qu'un dieu si cher remplisse tous nos jours ;
Et badinons seulement sur la lyre,
Quand la Beauté, dans un tendre délire,
Ordonnera des chansons aux Amours.
Mais, quelque rang que le sort me réserve,
Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,
Ecoute, Muse, et connais à quel prix

Je souffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.
  Pour te guider vers la double colline,
De ses sentiers préviens-tu les hasards?
L'illusion, fascinant tes regards,
Peut t'égarer sur la route voisine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts :
Connais ces lieux. Dans de plus heureux âges,
Vers le Parnasse on marchait sans dangers;
Nul monstre affreux n'infestait les passages;
C'était l'Olympe et le temple des sages;
Là, sur la lyre ou les pipeaux légers,
De Philomèle égalant les ramages,
Ils alliaient par de doux assemblages
L'esprit des dieux et les mœurs des bergers ;
Connaissant peu la basse jalousie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêlaient aucun fiel dangereux,
Aucun poison, à la pure ambroisie;
Et les zéphyrs de ces brillants coteaux,
Accoutumés au doux son des guitares,
Par des accords infâmes ou barbares
N'avaient jamais réveillé les échos :
Quand, évoqués par le Crime et l'Envie,
Du fond du Styx deux spectres abhorrés,
L'Obscénité, la noire Calomnie,
Osant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accents ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les Amours et les Nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phébus, outré de ces revers,

Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'univers
Que la Vertu, reine de l'harmonie,
A la Décence, aux Grâces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.
Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de là leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche escarpée,
Édifia, dans l'ombre et dans l'horreur,
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur.
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes sœurs ces impures rivales,
L'encens en mains, reçurent les rimeurs
Proscrits, exclus du temple des auteurs.
Ainsi, jaloux des abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs soins ont formé,
Le vil frelon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé.
C'est là qu'encor cent obscurs satiriques,
Cent artisans de fadaises lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres réduits,
Vont, sans témoins, forger ces folles rimes,
Ces vers grossiers, ces monstres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'univers.
O du génie usage trop funeste !
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleste,

Fait pour chanter sur des tons gracieux
Les conquérants, les belles et les dieux,
Chez une foule au Parnasse étrangère
Soit si souvent le jargon de Mégère,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'âme du crime, et la honte des mœurs!
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devraient enfanter que des fleurs,
Au même instant fassent souvent éclore
Les sucs mortels et les poisons vengeurs!
Muse, je sais que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la Licence obscène :
Faite à chanter sans rougir de tes sons,
Tu n'iras point chez cette infâme reine
Prostituer tes naïves chansons.
Mais de tout temps, un peu trop prompte à rire,
Ton goût peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacherait au char de la Satire.
Ah! loin de toi ces cyniques excès!
Quelles douceurs en suivent les succès,
Si, quand l'ouvrage a le sceau de l'estime,
L'auteur flétri, fugitif, détesté,
Devient l'horreur de la société?
Je veux qu'épris d'un nom plus légitime,
Que, non content de se voir estimé,
Par son génie un amant de la rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé;
Qu'aux régions à lui-même inconnues
Où voleront ses gracieux écrits,
A ce tableau de ses mœurs ingénues,
Tous ses lecteurs deviennent ses amis;

Que, dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire,
Et réunir, par un heureux lien,
L'auteur charmant et le vrai citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siècle de Louis
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis;
Ce n'est point là que ma raison l'admire :
Et Despréaux, ce chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne serait point au nombre de mes dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons :
Mânes plaintifs, qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre écueil, Muse, te reste encore :
En évitant cet antre ténébreux
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre Satire épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Louange, au ton faible et timide,
Aux yeux baissés, au doucereux souris,
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'odes aux grands, de bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis.

Le dieu du goût, au vrai toujours fidèle,
N'exclut pas moins de sa cour immortelle
Le complaisant, le vil adulateur,
Que l'envieux et le noir imposteur.
Pars, c'en est fait; que ce fil secourable,
Te conduisant au lyrique séjour,
Sauve tes pas du dédale effroyable
Où mille auteurs s'égarent sans retour.
Dans ces vallons si la troupe invisible
Des froids censeurs, des Zoïles secrets,
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible;
Par les fredons d'un rimeur désolé
Que ton repos ne puisse être troublé;
Et, sans jamais t'avilir à répondre,
Laisse au mépris le soin de les confondre :
Rendre à leurs cris des sons injurieux,
C'est se flétrir et ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidèle
Devant tes yeux conserve ce modèle.
Il est un sage, un favori des cieux,
Dont à l'envi tous les arts, tous les dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,
Possède encor, dans sa mâle vieillesse,
L'art d'être aimable et le don d'être heureux.
Longtemps la Haine et la farouche Envie,
En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crurent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats,
Mais, conservant sa douce indifférence

Et retranché dans un noble silence,
De ses rivaux il trompa les projets;
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux lorsqu'un épais nuage,
Trouble en passant le repos d'un bocage
Laissant les airs à leurs sons glapissants,
Le rossignol interrompt ses accents,
Et, pour reprendre une chanson légère,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une dryade ou de quelque bergère
Réveille enfin sa tendresse et son chant.
Prends le burin et grave ces maximes;
Muse, à ce prix je suis encor tes lois;
A ce prix seul, nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des sages et des rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau,
Que, pour Phébus, il n'est plus de Mécène,
Et qu'éloigné du trône de la Seine,
En soupirant il éteint son flambeau.
Oui, je le sais, de profondes ténèbres
Ont du Parnasse investi l'horizon;
Mais, s'il languit sous ces voiles funèbres,
Allons au vrai : quelle en est la raison?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramènera sur l'empire des vers
Ces jours brillants nés sous le doux auspice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand, ne suivant que les muses impies,

Prenant la rage et le ton des harpies,
Mille rimeurs, honteusement rivaux,
Par leurs sujets dégradent leurs travaux?
Ces noirs transports sont-ils la poésie?
Hé quoi! doit-on couronner les forfaits?
Parer le crime, armer la frénésie?
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits?
N'accusons pas les astres de la France :
Pour ranimer leurs rayons éclatants
Qu'au mont sacré de nouveaux habitants,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talents;
Ainsi bientôt nos rivages moins sombres,
D'un jour nouveau parés et réjouis,
Reverront fuir le sommeil et les ombres
Où sont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus savantes fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un trône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la paix;
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse et de la volupté,
Nymphe badine, ou bergère sensible,
Viens quelquefois, avec la Liberté,
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages
Que pour charmer ma sage oisiveté.

ÉPITRE SUR L'ÉGALITÉ

Tout est égal après les dieux.
Le même jour, la même argile,
Nous donna les mêmes aïeux;
Et, malgré ces tributs honteux
D'une dépendance servile,
Que l'opinion imbécile
Paie à des titres fastueux,
Exempte d'un culte hypocrite,
La raison ne connaît de rangs
Que ceux que donne le mérite,
Et de titres que les talents.
Sur la liste qu'elle a des hommes
Peu de noms se trouvent écrits.
Trop souvent les riches lambris
N'enferment que de vains fantômes,
Le vil objet de ses mépris;
Tandis que, sous un toit vulgaire,
Loin de l'insolence et des grands,
Aux pieds d'un mortel solitaire
Elle va porter son encens.
Toi, qu'elle suit et qu'elle éclaire;
Toi, qui ne t'es jamais prêté
Aux bassesses de l'imposture;
Toi, dont l'inflexible droiture

N'a jamais encore écouté
Que les règles de la nature
Et que l'austère vérité ;
Viens, ami, fuyons les idoles
Que fabriqua la vanité.
Convaincus de l'égalité,
Vengeons contre des dieux frivoles
L'injure de l'humanité ;
Et, libres d'un hommage infâme,
Loin de la foule relégués,
Ne distinguons que ceux que l'âme
Et les talents ont distingués.
Quels sont donc aux yeux des vrais sages
Les talents, ce céleste don ?
Tout en usurpe les hommages,
Et tout en profane le nom.
Appartient-il, ce nom sublime,
A tous ces arts laborieux
Nés du luxe qui les anime,
Et du besoin industrieux ?
Ainsi donc, confondus sans cesse,
Le hasard, l'instinct et l'adresse,
Sous ce nom viendraient se placer
Au même degré de noblesse
Que la dignité de penser.
Parmi l'aveugle multitude,
Et chez le vulgaire des grands,
L'industrie et la docte étude
N'ont point de grades différents :
Les plus nobles fruits de nos veilles
N'y trouveut pas d'autre destin

Que les mécaniques merveilles
Ou de la voix ou de la main,
Et dans cette estime stupide
On voit ensemble confondus
Horace avec Tigellius,
Et Praxitèle et Thucydide,
Et Cicéron et Roscius.
Mais la fière philosophie,
Instruite sans prévention
Que souvent le même génie
Est un aigle chez l'industrie,
Un insecte chez la raison,
Ne souffre point qu'un même nom
Honore sans distinction
Ce qui végète et ce qui pense,
Ni qu'on associe à ses yeux
La matière et l'intelligence,
Les automates et les dieux.
Fidèle aux lois qu'elle m'inspire,
Je n'appelle ici les talents
Que l'art de penser et d'écrire,
L'art de peindre les sentiments,
Et que les dons de ce génie
Qui fait dans des genres divers
Les oracles de la patrie
Et les maîtres de l'univers.
Qu'on ne pense point qu'idolâtre
Des lyriques divinités,
Je n'aille offrir que leur théâtre,
Ou que leurs antres écartés.
Tous les esprits ont mon hommage;

J'adore Homère et Cicéron,
Démosthène, Euclide et Platon,
Et, pour embellir la raison,
Si du poétique rivage
Aujourd'hui j'emprunte le ton,
Qu'au hasard et sans esclavage
La rime s'offre à mon pinceau,
Je m'arrête au vrai de l'image
Et non au cadre du tableau.
Loin du palais où l'opulence
Attire un peuple adulateur,
Loin de l'autel où l'on encense
Le fantôme de la grandeur,
Dans une heureuse solitude
La raison règne, et sous ses lois
Y rassemble ces esprits droits
Echappés à la servitude
Des préjugés et des emplois.

QUATORZE ANS

COUPLETS

A quatorze ans qu'on est novice!
Je me sens bien quelques désirs;
Mais le moyen qu'on m'éclaircisse!
Une fleur fait tous mes plaisirs;
La jouissance d'une rose
Peut rendre heureux tous mes moments.
Eh! comment aimer autre chose
A quatorze ans, à quatorze ans?

Je mets plus d'art à ma coiffure :
Je ne sais quoi vient m'inspirer.
N'est-ce donc que pour la figure
Qu'on aime tant à se parer?
Toutes les nuits, quand je repose,
Je rêve, mais à des rubans;
Eh! comment rêver d'autre chose
A quatorze ans, à quatorze ans?

Une rose venait d'éclore;
Je l'observais, sans y songer:
C'était au lever de l'aurore,
Le zéphyr vint la caresser :
C'est donc quand la fleur est éclose
Qu'on voit voltiger les amants?
Mais, hélas! est-on quelque chose
A quatorze ans, à quatorze ans?

Paris. — Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 11, rue Cadet.
A. Mangeot, directeur.

3 0112 072686188